



Journée du Témoignage sur la Résistance et la Déportation

Mercredi 20 mars est organisée au collège une journée de témoignage à destination des classes de 3^{ème}.

Horaires	Lieux	Classes	Professeurs accompagnateurs	Témoins
9h00 - 11h00	Salle 206	3 ^{ème} 2	M Berby → 9h00 M Alminana → 9h30 Mme Luneau → 10h30 <u>Les élèves sont libérés à 11h00</u>	Mme Citerne Mme Franck M Lallet
9h00 - 10h30	Salle 214	3 ^{ème} 1	M Alminana → 9h00 Mme Bouysse → 10h30	M Wenig
10h40 - 12h00 Après la récréation	Salle 207	3 ^{ème} 1	M El Moussaoui → 10h40 Mme Luneau → 11h30 <u>Les élèves sont libérés à 12h00</u>	Mme Place et M Place
9h00 - 10h30	Salle 205	3 ^{ème} 3	Mme Caprioli → 9h00 à 10h30	M Brusson
10h40 - 12h00 Après la récréation	Salle 214	3 ^{ème} 3	M El Moussaoui → 10h30 Mme Dautane → 11h30 <u>Les élèves sont libérés à 12h00</u>	M Wenig
10h40 - 12h00 Après la récréation	Salle 205	3 ^{ème} 4	Mme Savi → 9h00 Mme Dautane → 9h30	M Brusson
9h00 - 10h30	Salle 207	3 ^{ème} 4	Mme Bouysse → 10h30 Mme Savi → 11h30 <u>Les élèves sont libérés à 12h00</u>	Mme Place et M Place

Si vous souhaitez vous renseignez sur les témoins et les témoignages qu'ils sont susceptibles de nous livrer, vous pouvez le lire dans les pages suivantes de ce document.



Préparer le Concours
de la Résistance

Zysman WENIG

Zysman WENIG (ZW) est né le 15 janvier 1913 à Kònskie (un petit village à 20 km de Lodz) de Israël Isaac WENIG et Esther Rivka ERENSTEIN.

De la Pologne à l'installation en France :

Il est le dernier d'une fratrie de 7 enfants dont 3 mourront en bas âge.

Il vit à Kònskie jusqu'à 4 ans, au moment du décès de sa mère puis à Przed Bòrz jusqu'à 8 ans.

Il commence à travailler avec son père à l'âge de 8 ans dans la cordonnerie. A dix ans, il va une ou deux années à l'école de Lodz, en demi-journées.

A 13 ans, il est placé dans une usine où il reste la nuit comme gardien. Il travaille l'après-midi comme apprenti chez un tailleur. Le tailleur décède et ZW part travailler chez un ouvrier qualifié.

La saison pour l'activité de tailleur pour dame étant très courte, il est obligé de multiplier les petits boulots en morte saison : il est tour à tour boulanger (ça ne dure pas longtemps car il s'endort la nuit !), distributeur de prospectus pour une cartomancienne qui l'emploie aussi comme « bonne à tout faire » en échange de nourriture, rabatteur pour un magasin de tissus...

Le peu qu'il gagne est économisé pour pouvoir émigrer en France et ce avant 18 ans afin d'échapper au service militaire. Il fuit la misère et l'antisémitisme, situation courante en Pologne.

ZW émigre en 1931 et arrive à Paris au mois de juillet au moment de l'Exposition coloniale. Il a obtenu en Pologne une carte de séjour de 1 an renouvelable.

Il arrive chez sa sœur (émigrée en 1920 via l'Allemagne) au 90 rue du Temple dans le Marais alors surnommé le « Pletzel ». Il y reste une année puis trouve une petite chambre au 71 rue du Temple (devenu le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme). Il y restera jusqu'à son mariage, en 1936, avec Khayé qui travaille avec lui comme finisseuse et avec qui il déménagera au 100 rue du Temple.

Son oncle, Bernard HERENSTEIN (le frère de sa mère), qui l'emploie officieusement comme tailleur, demande une carte de travail pour lui qu'on lui refuse. Il risque l'expulsion.

L'oncle lui donne alors du travail qu'il exécute dans sa chambre avec une machine à coudre qu'on lui a prêtée. Hélène travaille avec lui. Elle tombe enceinte. Ils se marient fin juillet 1936. Voyage de noces de 3 semaines à la frontière belge. Jacques leur premier fils naît le 22 novembre 1936. Grâce à cette naissance, ZW obtient une carte de travail de 10 ans.

Une première demande de naturalisation est refusée. Il ne sera finalement naturalisé qu'en 1955 (décret du 16/12/1955).

Leur deuxième fils, Roger, naît le 9 avril 1940.

Peu après la déclaration de la guerre, Il cherche à intégrer la Légion étrangère française où on le déclare apte, mais finalement il n'est pas incorporé.

La déportation :

La France est occupée. Les cartes d'identité des juifs sont enregistrées à la préfecture.

ZW est convoqué au commissariat le plus proche pour « vérification de la situation de famille ». Il est enfermé le 14 mai 1941 et conduit en train le lendemain au Camp de PITHIVIERS qui n'est alors pas encore fini de construire, ni organisé.

Il y reste 13 mois. Sa femme vient le voir deux fois.

Extrait d'un récit de ZW :

Le 14 mai 1941, il a été convoqué au commissariat avec un membre de sa famille pour une



« vérification de la situation de famille ».

A 8 heures du matin, il s'est présenté, le commissaire lui a confisqué ses papiers et l'a mis aux arrêts : « J'ai demandé « pourquoi ? ». Il m'a répondu : « J'ai des ordres ». Vers midi, des autobus sont venus. Avec une quinzaine de personnes, ainsi que ceux qui avaient déjà été arrêtés, nous avons été conduits à la gare d'AUSTERLITZ et convoyés à PITHIVIERS.

Le camp venait d'être ouvert. Il n'y avait rien à manger. Il y avait une vingtaine de baraques.

Nous étions une centaine par baraque. Je ne connaissais personne. Il n'y avait que des hommes. Les familles qui sont venus de Paris, ceux qui étaient au courant, nous jetaient de la nourriture par-dessus les barbelés. Mon épouse et mon cousin sont venus de Paris en tandem. Nous étions gardés par des gendarmes français.

Dans les baraques, il n'y avait pas de lit. Juste des planches avec de la paille et pas de couverture. Le Maire de PITHIVIERS a essayé de nous aider en nous apportant des couvertures. Sur l'initiative des communistes juifs qui étaient dans le camp, une organisation s'est mise en place. Ils organisaient la distribution de la nourriture, des occupations pour les prisonniers. Au bout de quelques jours, nous sommes parvenus à faire passer du courrier.

Dans des journaux, « Paris Soir », il était écrit que 1 600 trafiquants qui faisaient du marché noir avaient été arrêtés, alors que nous étions la plupart des ouvriers.

Dans la journée, il n'y avait rien à faire. On pensait qu'on resterait dans le camp jusqu'à la fin de la guerre. Il y avait peu d'évasions, d'autant plus que l'on avait des informations sur DRANCY où nous savions que les conditions étaient très dures. On avait la crainte, en cas d'évasion d'être repris par les gendarmes et être amenés à DRANCY. On n'avait pas le droit aux visites. La principale préoccupation, c'était d'occuper le temps. Certains faisaient du théâtre, d'autres apprenaient des langues, faisaient de la sculpture sur bois.

Le camp était dirigé par un allemand que l'on voyait peu. C'était des Français qui nous gardaient. Il n'y avait pas de discipline comme j'ai connu plus tard dans les camps de concentration. Par baraque, il y avait un chef qui organisait de façon équitable le partage de la nourriture. Quand on était malade, il y avait une infirmerie et le médecin faisait partie des prisonniers. La nourriture était insuffisante, mais avec les colis, on pouvait manger. Il y avait une baraque pour les anciens combattants avec des conditions de vie plus favorables.

Dans les baraques, on avait des discussions car on n'était pas tous du même avis. Dans le camp, les communistes sont parvenus à faire un journal écrit à la main. Il y avait les nouvelles du camp, on racontait des histoires, des blagues. On y parlait de la vie de tous les jours. Les informations de l'extérieur arrivaient le plus souvent par l'intermédiaire d'habitants de PITHIVIERS. On savait un peu comment se déroulait la guerre.

Au cours de l'été, on nous a demandé si nous voulions travailler dehors pour faire la moisson.

Je l'ai fait. L'hiver 1941 a été très froid. La baraque était chauffée avec un petit poêle. Cela m'a endurci.

J'avais deux enfants en bas âge. C'est ma femme qui s'en occupait. Il a fallu qu'elle se cache.

Quand les Allemands sont venus pour l'arrêter, la concierge de l'immeuble l'a prévenue. Mes enfants ont été confiés à un couple à la campagne en Picardie. Naïvement, je pensais que l'on serait libéré et que je pourrais les retrouver. On attendait. On ne pensait pas à la déportation. Avant-guerre, déjà on ne croyait pas à l'ampleur des persécutions contre les juifs en Allemagne. On n'a jamais perçu le danger. On était dans le camp, tranquille. Chacun faisait ce qu'il voulait. On pensait à passer le temps et à attendre la libération. On se rendait compte que la vie était plus dure pour nos familles qui devaient se débrouiller pour nous faire parvenir des colis. Chacun vivait sa vie en secret, on ne se confiait pas.



Une journée passée, c'était une journée gagnée.

Un neveu avait été fusillé le 15 décembre 1941 au MONT-VALÉRIEN, il collait des affiches anti-allemandes dans les rues de PARIS. Je l'ai appris à PITHIVIERS.

Au début du mois de juin 1942, la discipline est devenue plus dure.

Le 24 juin 1942, les SS sont venus dans le camp. Un train est parti de PITHIVIERS pour nous emmener à AUSCHWITZ. Le voyage a duré 3 jours, sans eau, et sans nourriture.

J'ai été libéré le 6 mai 1945 et rapatrié le 24 mai. Le convoi parti de PITHIVIERS était composé de 999 hommes, une soixantaine seulement ont survécu ».

Le 25 juin 1942, il est déporté à AUSCHWITZ par le convoi numéro 4. Il arrive au camp le 27 juin.

Il y reçoit le matricule 42 695 qu'on lui tatoue sur l'avant-bras gauche.

Il travaillera comme terrassier, menuisier... une de ses grandes « chance » au camp est de parler le yiddish, l'allemand et le polonais en plus du français : il comprend les SS, il comprend les kapos.

Également, le fait d'avoir grandi dans des conditions de vie très difficiles et sous un climat extrêmement rude sera déterminant pour sa survie. Il survit chaque jour, conscient de l'horreur de l'extermination des juifs.

Le 18 janvier 1945, devant l'avancée des troupes soviétiques, le camp est évacué. Les prisonniers feront « la route de la mort » qui durera environ 8 jours à pied, puis en train, en camion jusqu'à MATHAUSEN en Autriche. ZW y reste en quarantaine trois semaines avant d'être affecté à EBENSEE d'où il sera libéré le 6 Mai 1945 par l'armée américaine.

Il arrive à PARIS un mois plus tard le 24 mai 1945 à l'hôtel Lutétia, vêtu d'un pantalon de soldat de la cavalerie française, d'une veste autrichienne, de chaussures de SS, d'un chapeau de paille et d'un foulard rouge. Il retrouve Hélène au 100 rue du Temple.

Il pesait 65 kg en partant, il pèse 37 kg à son retour.

Hélène est restée cachée toute la guerre jusqu'à la libération de PARIS (en août 1944) comme cuisinière chez des châtelains et sous une fausse identité espagnole. Ses deux enfants Jacques et Roger sont cachés l'un à COMPIEGNE (Oise) et l'autre à BEAUCHAMPS (Picardie) jusqu'à la libération.

A son retour il retrouve ses deux fils.

La Croix Rouge lui donne un mois de convalescence chez une famille de CABOURG, les CASSIGNOL.

Il retrouve son poids d'avant-guerre.

11 membres de sa famille ont été exterminés dans les camps.

Le retour :

L'oncle Bernard, qui n'a pas été déporté, lui redonne du travail. Il y en a énormément car il n'y a plus d'ouvrier qualifié.

ZW fabrique, en plus de son travail régulier, des « manteaux de gratte » (confectionnés à l'aide des surplus des pièces de tissus) qu'il vend au Carreau du Temple pour arrondir ses fins de mois.

Hélène, très affectée nerveusement par la guerre, déclare la maladie de Parkinson. Ses mains tremblent et elle ne peut plus travailler comme finisseuse.

La famille déménage à ST OUEN (Seine Saint Denis) au nord de PARIS fin 1947. Hélène se suicide en 1949.

ZW se remarie en juillet 1950 avec Sara FELDMAN née LERMAN. Elle a une fille de 4 ans, Hélène, de son premier époux décédé. C'est une ancienne déplacée des camps de Sibérie. (Elle s'est enfuie de Pologne pour l'URSS et a vécu en Sibérie et en Ouzbékistan avant de rentrer en Pologne à la fin de la guerre et de s'enfuir à nouveau, à la suite des pogroms de juin 1946, pour la France).

Leur fils Michel naît en 1951.



Préparer le Concours
de la Résistance

ZW continue son métier de tailleur et installe son activité de confection pour dames à Saint-Ouen.

ZW a pris sa retraite en 1973 à 60 ans.

Il a reconnu et adopté Hélène, la fille de Sara.

Son épouse Sara décède en 2003.

ZW a 7 petits-enfants et 6 arrière-petits-enfants.

Il vit alors seul à VILLECRESNES (Val de Marne).

En décembre 2010, à la suite d'un accident (fracture du col du fémur), il intègre une résidence pour personnes âgées à SANTENY (Val de Marne).

Il y décède dans sa 101ème année le 13 octobre 2013.



A l'âge de 8 ans



Avant son départ en France



A Pithiviers



Avec son épouse et ses 2 fils
après-guerre



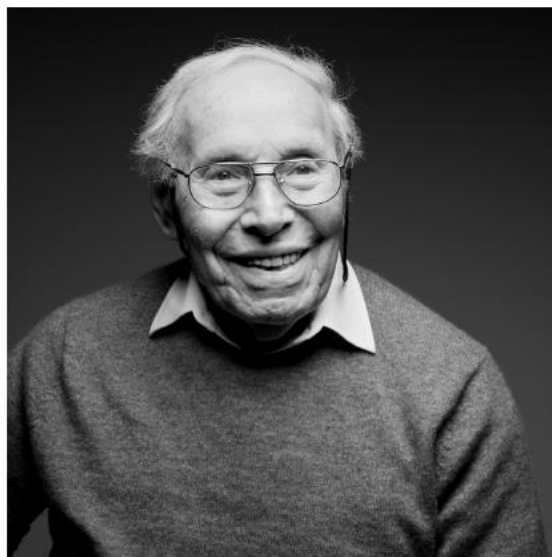
A son retour des camps



Devant le mur des fusillés à Auschwitz
en 2005



Préparer le Concours
de la Résistance



Zysman WENIG



Amiral Jean BRUSSON

Profession ; Officier de Marine

—

- 1925 Naissance à Villaudric (Haute-Garonne)
Fils des instituteurs du village - petit-fils d'agriculteurs
- 1935 Lycée de Toulouse
- 1939 (Déclaration de guerre) - passage de Troisième en Seconde
- 1942 (Bac2) - Prépa concours Ecole Navale
- 1943 Maquis Bir Hakeim (à l'origine maquis de lycéens)
- 1944 (Libération Toulouse) - Entrée Marine Nationale (Ecole Navale)
- 1946 Officier de Marine
- 1956 Ecole des Armes sous-marines (sous-marins et bateaux de surface)
- 1963 Ecole Supérieure de Guerre Navale
- 1978 Contre-amiral
- 1983 Vice-amiral d'Escadre (équivalence Général de Corps d'Armées)
- 1985 Cadre de réserve des Officiers généraux
Conseiller à la Direction de la Société MATRA
- 1997 Retraite industrielle

Campagnes

- 1945 Opérations navales Front de mer Méditerranéen
- 1955 Indochine



Commandements à la mer

Sept bâtiments de tonnages divers

Dernières fonctions exercées dans les Armées

Major Général des Armées (Terre - Mer - Air - Gendarmerie)

Décorations

Commandeur Légion d'Honneur - Officier Mérite National - Croix du Combattant - Mérite Maritime



Préparer le Concours
de la Résistance

René Besse

René Besse est né le 14 juin 1923 à Créteil (Seine / Val-de-Marne). Il est le fils de Louise Madrange, 25 ans qui travaille chez un marchand de crayons « Marquise », et de Louis Besse, 26 ans, maçon. Ils se sont mariés en 1921. Son père a construit une maison, où la famille habite, au 42 bis rue Louise, au moment de son arrestation.

Son père qui s'est mis à son compte comme artisan maçon, le prend avec lui comme compagnon. Ils font des travaux de maçonnerie à l'imprimerie Serge Beaune. Son père l'emmène aux réunions politiques du Parti communiste.

Il dit être « *entré en solidarité à 13 ans* » pendant le Front Populaire, ébloui par les manifestations des ouvriers qui occupent l'usine métallique Lancia, à 500 mètres de chez lui et qui obtiennent satisfaction quelques semaines plus tard.

Son cousin « Julot » (Jean Vial), de trois ans son aîné, est inscrit aux Jeunesses communistes et collecte des fonds pour les grévistes. Il accompagne Jean sur le marché de Créteil pour vendre « l'Avant-garde » et soutenir la République espagnole. Sur la place, qui porte après la guerre le nom de Paul Hervy, mort à Auschwitz, il l'accompagne au café « le poisson rouge » le bien nommé, qui est le lieu de rendez-vous des « JC », avant leurs affrontements avec les héritiers des « Camelots du Roy » de « l'Action Française » mouvement interdit en 1936.



René Besse dans le même atelier en 1946

René Besse est embauché en janvier 1937 à l'imprimerie Serge Beaune. Il n'a pas encore 14 ans, et va gagner 2 francs de l'heure en apprenant le métier de graveur taille-doucier « sur le tas ». Il est « mordu » de football, inscrit au club de la *Jeunesse Sportive Ouvrière* de Créteil, affilié à la FSGT. Le 2 juin 1940 il part de Créteil à vélo avec son père. Ils subissent un bombardement italien le 10 juin à Jargeau, sur la Loire, sont hébergés dans une ferme dans la Creuse et arrivent dans la famille à Rome village du Lonzac où sa mère est née.

Ils retournent à Créteil en septembre 1940 dans des wagons à bestiaux. A Créteil, il reçoit la visite de Paul Hervy, de 8 ans son aîné, responsable de la Jeunesse Communiste de Créteil. Fin septembre, ils se retrouvent à six des JC « *à vouloir continuer (...), poursuivre l'action désormais clandestine* ».



Préparer le Concours
de la Résistance

Outre René Besse, il y a là Guy Camus, Raymond Le Bihan, Georges Mapataud et Roger Mènielle (ils seront tous déportés avec lui à Auschwitz), Marguerite Camus et Raymond Labadie (déporté au Struthof). Ils vont manifester par tracts et affiches leur opposition à l'occupation. Les tracts sont tapés par Marguerite Camus et imprimés sur une des deux ronéos entreposées dans la cave du pavillon de son cousin sur la ronéo cachée dans le pavillon du cousin de René Besse, Jean Vial, dit « Julot », en face de celui de ses parents. Raymond Labadie écrit que Les jeunes Résistants ne se méfient pas assez et diffusent leurs tracts à dates et heures fixes

René Besse joue toujours au football, mais cette fois-ci à l'US Créteil (1). Avec Paul Hervy, ils transportent chacun à vélo 2000 tracts du Parti communiste jusqu'à l'hôpital d'Avon (près de Fontainebleau).

Dans la nuit du 27 au 28 octobre, il remplace pour un collage à vélo son cousin Paul Vial, lequel s'était aperçu qu'il avait été filé et avait réussi à s'échapper. Le collage se fait avec Paul Hervy. Deux gendarmes les prennent en chasse rue de Brie, vers quatre heures du matin. René Besse parvient à s'échapper, mais non son camarade, dont la chaîne de vélo a sauté. Le 28 octobre 1940, René Besse se rend malgré tout à son travail. Et il est arrêté à 10 heures du matin à l'imprimerie Serge Beaune par des gendarmes français et emmené à la gendarmerie de Créteil où il retrouve Paul Hervy, en sang, le visage tuméfié, qui a fini par donner son nom, pensant qu'il avait choisi de se sauver.

Ils sont transférés au commissariat de Saint-Maur, puis à prison de La Santé. René Besse est écroué à Fresnes à la quatrième division, au quartier des mineurs jusqu'au 11 janvier 1941. A Fresnes il subit l'entassement à cinq dans des cellules pour deux, infestées de poux. « *Quatre droits communs pour un politique, pas moyen de parler, je crains les mouchards* ». Au cours d'une des rares « promenades », il côtoie le jeune Guy Môquet arrêté le 13 octobre. Sa mère est venue le voir à la Maison centrale, plusieurs fois, à vélo. René Besse passe en jugement le 9 janvier 1941. Il est mis en liberté surveillée étant mineur, alors que son camarade Paul Hervy est emprisonné à la Santé..

L'imprimerie Beaune ayant fermé, il se fait oublier en travaillant pendant plusieurs semaines avec son père qui travaille dans une entreprise de maçonnerie sur l'hippodrome de Vincennes. Puis il est embauché pendant un an à Bonneuil dans une entreprise fabriquant des poteaux en béton. En mai 1941, son cousin Jean Vial, replié en Touraine le recontacte à Créteil, tout en le mettant en garde sur les probabilités d'infiltration de leur groupe. Il reprend alors ses activités militantes (impression et distribution de tracts). Une camarade lui confie une vingtaine de photos de Guy Môquet, qu'il s'agit de vendre pour faire connaître son exécution le 22 octobre 1941. Un copain du foot, gaulliste, lui demande de coller des papillons annonçant les passages de De Gaulle à la radio. Il héberge aussi des prisonniers évadés. Le dernier en date, un ancien légionnaire, rejoindra Londres (c'est d'ailleurs pour ces actions avec les gaullistes que René Besse obtiendra le titre de « Déporté Résistant » Lire dans le blog « [La carte de "Déporté-Résistant"](#) »).

Le 28 avril 1942, il est arrêté, cette fois par des *Feldgendarmen*, assistés de deux gendarmes français (2). Chargé dans un camion avec une quinzaine d'autres militants, ils sont rassemblés à la Mairie du 12^{ème}, puis transférés dans un vélodrome (très probablement l'ancien vélodrome olympique, *La Cipale*). Les Allemands les emmènent ensuite par cars vers la gare du Nord, puis par groupes de 50, les entassent dans des wagons à bestiaux en destination de Compiègne, au camp allemand de Royallieu (Frontstalag 122). René Besse y fait l'expérience de la solidarité, avec des « anciens » comme Guy Camus, qui partagent leurs maigres colis. Il y suit les cours et assiste aux séances de théâtre, en particulier « Clochemerle ». Il voit partir depuis la place d'appel des militants qui vont être fusillés comme otages et à cette occasion il relate, comme d'autres survivants, le courage de René Coquet.



(Pour comprendre la politique de l'Occupant qui mène à leur déportation, voir les deux articles du blog : La politique allemande des otages (août 1941-octobre 1942) et «une déportation d'otages»). Le 5 juillet 1942, la veille du départ, il prépare un petit mot sur un papier récupéré, facile à jeter car ficelé sur un caillou par un cordon. « *Mes chers parents. Vous reverrais-je ? Nous partons pour une destination inconnue. Dès que je le pourrais vous aurez de mes nouvelles. Embrassez-pour moi ma petite sœur* ». Lire dans le blog : les Lettres jetées du train.

Cf Article du blog : Les wagons de la Déportation

René Besse est déporté à Auschwitz dans le convoi du 6 juillet 1942 dit des «45000». Ce convoi d'otages composé, pour l'essentiel, d'un millier de communistes (responsables politiques du parti et syndicalistes de la CGT) et d'une cinquantaine d'otages juifs (1170 hommes au moment de leur enregistrement à Auschwitz) faisait partie des mesures de représailles allemandes destinées à combattre, en France, les *Judéo-bolcheviks* responsables, aux yeux de Hitler, des actions armées organisées par le parti communiste clandestin contre des officiers et des soldats de la Wehrmacht, à partir d'août 1941. Lire dans le blog le récit des deux jours du transport : Compiègne-Auschwitz : 6, 7, 8 juillet 1942.

René Besse est enregistré à son arrivée à Auschwitz le 8 juillet 1942 sous le numéro «45240». Lire dans le blog le récit de leur premier jour à Auschwitz : L'arrivée au camp principal, 8 juillet 1942. Ce matricule sera tatoué sur son avant-bras gauche quelques mois plus tard.

Après l'enregistrement, il passe la nuit au *Block 13* (les 1170 déportés du convoi y sont entassés dans deux pièces). Le 9 juillet tous sont conduits à pied au camp annexe de Birkenau (Brzezinka), situé à 4 km du camp principal.

René Besse est affecté à un Kommando qui transporte les pièces de charpente pour la construction des *Blocks*.

Il est immatriculé le 8 juillet 1942

Le 13 juillet ils sont interrogés sur leurs professions. « *Les spécialistes dont ils ont besoin pour leurs ateliers sont sélectionnés et s'en retournent à Auschwitz I, ils sont approximativement la moitié de ceux qui restaient de notre convoi. Les autres nous restons à Birkenau où nous sommes employés pour le terrassement et pour monter des baraques appelées Block.* » (Pierre Monjault).

René Besse est de ceux qui retournent au camp principal. Son premier Kommando dépend de la *DAW (Deutsche Ausrüstungswerke)* : Il y travaille au démontage des ferrures de ski pour en récupérer le métal. Lire dans le blog, La journée-type d'un déporté d'Auschwitz. Puis, au bout d'un mois, René Besse est affecté au Kommando Menuiserie, qui dépend aussi de la DAW. Il y travaille de nuit avec Louis Brunet, dit « La Biche » et Maurice Courteaux. Grâce à leur soutien et à l'échange de pain contre de l'aspirine, ils parviennent à l'aider à endiguer une si forte fièvre que « sa peau collait à la paille ».

Le soir vers 18 heures, c'est la dernière fois qu'il voit son camarade Paul Hervy : porteur de lunettes, celles-ci lui ont été enlevées à la désinfection. Il n'y voit rien et n'arrive pas à reprendre sa place exacte au moment de l'appel. Il tourne en rond. Un SS arrive par derrière et lui assène un grand coup de crosse sur la nuque. Il est laissé sur le sol. René Besse ne l'a plus revu. Paul Hervy est mort le 4 novembre 1942.

René Besse a raconté dans son livre, tout comme Raymond Montégut, les appels interminables dont il voit les préparatifs depuis le *Block 15* et les exercices absurdes et épuisants du *Mützen ab* et du



Préparer le Concours
de la Résistance

Mützen auf ! Lire dans le blog des témoignages de « 45000 » sur les séances d'appel à Auschwitz, dont celui de René Besse : L'appel à Auschwitz, témoignages.

Il raconte aussi les départs pour l'infirmerie du camp, le « Revier ». « Jusqu'en 1943, personne n'était soigné et ne ressortait vivant de l'infirmerie. (...) Des camarades allaient malgré tout au Revier car ils ne supportaient plus leur condition et espéraient un miracle ou, pire encore, cherchaient à en finir plus vite ». René Besse voit ainsi partir au Revier ses camarades Camus et Guillou en octobre et novembre 1942. Il ne les reverra plus. Guy Camus avait été secrétaire de cellule à Créteil. Il lui laisse sa portion de pain en le quittant après l'appel. « On lui voyait les os des épaules et des hanches sous les habits devenus trop amples. Il était atteint de dysenterie ». Il meurt le 7 octobre 1942. Alexandre Guillou avait été conseiller municipal communiste de Bonneuil : « Il est parti au Revier avec une grosse fièvre, en portant autour de lui et sur moi un regard indéfinissable. Celui d'un homme qui se sait perdu. Des yeux vides, comme s'il était déjà passé de l'autre côté (...). Pour moi, avant, c'étaient des « vieux », des militants chevronnés que j'admirais. ». Alexandre Guillou meurt le 4 novembre 1942. De ces mois terribles René Besse écrit « nous n'étions plus des hommes, mais des ombres d'hommes ».

René Besse peut écrire à sa famille le 4 juillet 1943 comme les autres politiques français d'Auschwitz. Cette disposition est l'application d'une directive datée du 21 juin 1943 accordant aux détenus politiques français des camps de concentrations (KL) la possibilité de correspondre avec leur famille et de recevoir des colis renfermant des vivres. Les lettres doivent être rédigées au crayon, en allemand, et sont soumises à la censure.

Entre le 14 août 1943 et le 12 décembre 1943, René Besse est en quarantaine au Block 11 avec la quasi totalité des politiques français survivants. Lire l'article du blog "les 45000 au block 11". Au Block 11, il n'y a plus la crainte des coups et des corvées harassantes. La ration alimentaire quotidienne, identique à celle des Kommandos, peut être améliorée par des colis : après les lettres, René Besse reçoit 3 colis : « du pain, du bœuf de Corrèze séché, un succédané de chocolat fourni en pharmacie, et des cigarettes (des Celtiques) ». Il se souvient aussi d'une journée où 110 d'entre eux sont volontaires pour une prétendue « battue de chasse ». Transportés par le train dans de vrais wagons, ils doivent en fait décharger des dizaines de wagons de betterave ! Mais ils en profitent - dès que les SS tournent le dos - « pour croquer des betteraves à sucre ». A quelques reprises, René Besse peut même jouer au football dans la cour qui sépare le Block 10 et le Block 11 : « le plus étonnant était de jouer avec des allemands, dont un jeune SS ».

Le 12 décembre 1943, à la suite de la visite du nouveau commandant du camp, Arthur Liebehenschel, et après quatre mois de ce régime qui leur a permis de retrouver quelques forces, ils sont pour la plupart renvoyés dans leur Block et Kommando d'origine ou dans des Kommandos correspondant aux métiers qu'ils ont déclaré à leur arrivée à Auschwitz. René Besse est affecté au Kommando Druckerei (imprimerie), où il imprime - en six exemplaires - des fiches d'arrestation, des avis de décès « et un nombre incalculable d'imprimés destinés aux SS et à leur administration ». Même s'il y est souvent battu, il est au chaud. Il s'y retrouve avec 3 autres « 45000 » imprimeurs de métier : Louis Faure, Clément Brioudes et Marcel Claus. Devenu des « vieux numéros », les Kapos les laissent tranquilles. Le 13 septembre 1944, date confirmée par les historiens, il est témoin du bombardement de Monowitz par les Alliés. Une bombe tombe sur un des bâtiments d'Auschwitz où travaillaient des tailleurs et des cordonniers Juifs. Tous sont tués, sauf l'un d'entre eux, qui a la jambe cassée et que René Besse met à l'abri après l'avoir sorti des décombres. A cette période de 1944, le blessé est soigné. Et quelques mois plus tard, celui-ci venait lui apporter en cachette une boule de pain pour le remercier. L'homme qui avait survécu à sa déportation, le reconnut à Paris lors d'un défilé en 1945.



Fin 1944, René Besse apprend que le Kommando imprimerie va être renouvelé. Sur les conseils de Raymond Saint-Lary, il rencontre le Kapo du Kommando garage en se faisant au culot, passer pour un spécialiste des moteurs : « je ne savais même pas ce qu'était une bougie ». « Tu vas dérouiller au départ, mais ensuite tu seras utilisé au lavage » lui avait dit son camarade. Il est effectivement copieusement rossé, mais on n'était plus en 1942. Il se retrouve finalement au lavage des camions, « un bon poste pour la solidarité » : il récupère les quignons de pain durs comme du bois, les patates égarés sous les sièges.

Le 17 janvier 1945, au moment de l'évacuation des camps d'Auschwitz devant l'avancée des armées soviétiques, André Faudry lui propose de cacher avec lui dans les soutes à charbon. Mais il refuse « Non, c'est trop dangereux, avec tout le méthanol déversé là-bas, et les bombardements, tout va exploser, on va y rester c'est sûr. Moi je pars, bonne chance » (André Faudry est libéré le 27 janvier). Dans la débandade, René Besse réussit à dérober aux cuisines « un vrai gros saucisson destiné aux Allemands et une boule de pain », qu'il va partager avec les quelques Français qu'il retrouve « 200 mètres plus loin tout était avalé ». Il a aussi dérobé une paire de bonnes chaussures, qui s'avèreront bien utiles pour marcher dans la neige.

René Besse est alors incorporé dans une colonne de 2000 détenus évacués à pied, sans vivres le long de la frontière Slovaque. A Wodzislaw (Loslau), après une terrible « Marche de la mort » de près de 65 km en deux jours, dans le froid et la neige, ils ne sont plus que quelques centaines, dont dix « 45000 » à monter dans un train à destination du camp de Gross-Rosen : Raymond Boudou, Henri Charlier, Maurice Courteaux, Pierre Felten, Georges Gallot, Adrien Humbert, Francis Joly, Lucien Marteaux, Pierre Monjault, Albert Rosse. Dans le camp, René Besse reste isolé, sans travailler, en bute aux violences de détenus polonais

Le 9 février 1945, le camp de Gross-Rosen est évacué. René Besse est transféré à Nordhausen « sur un train à wagons découverts, par moins 25 », durant cinq jours au milieu des cadavres qui augmentent chaque jour. Ils ne seront qu'une dizaine sur cinquante à descendre du wagon. Les quatorze "45 000" de Gross-Rosen ont survécu et arrivent à Nordhausen, près de Dora-Mittelbau. Roger Abada, René Besse, Clément Coudert et Pierre Monjault sont affectés à Nordhausen.

René Besse échange ses chaussures contre du pain. « A Nordhausen, nous n'avions strictement rien à manger. Nous volions des betteraves et des rutabagas, nous fouinions partout pour trouver de la nourriture. Nous avons trouvé des épluchures de pommes de terre dans les poubelles. Nous en avons fait des boulettes pour les manger. Je me souviens qu'un vieil Allemand de la Wehrmacht nous donnait des allumettes pour que nous puissions faire cuire nos épluchures. (...) Un jour, je vois René Besse revenir avec une boule de pain. Nous l'avons partagée avec un petit Polonais qui se trouvait avec nous. Je demande à René : "Où as-tu eu ce pain ?" Il me répond : "J'ai vendu mes chaussures". Je lui dis : "Comment vas-tu marcher maintenant ?" Nous nous sommes donc mis à la recherche de chaussures. Nous en avons trouvé deux du même pied qu'il enfila quand même. Dans ce camp, beaucoup de déportés mouraient, n'ayant même plus la force de se traîner pour chercher de la nourriture. Les SS obligeaient les survivants à travailler. Les rescapés n'avaient pas d'autre alternative que de déchausser les morts » (Roger Abada).

A la faveur des importants bombardements alliés sur la ville, qui embrasent aussi le camp, le 2 avril 1945, René Besse et Pierre Montjault décident de s'évader de Nordhausen. Mais avant de partir René Besse et Pierre Monjault se « ravitaillent » aux cuisines du camp de Nordhausen à la faveur des bombardements : « Lorsque sonne la fin de l'alerte, j'ai une idée. Les cuisines doivent être désertes. Je dis à René Besse : "Nous allons en profiter pour (y) aller". (...) Et, là, ô délices, le déjeuner des SS était prêt. Nous nous trouvons devant des marmites de lait. Nous en buvons. Ah, que c'est bon et, en



plus, il est sucré ! Un peu plus loin, il y a des betteraves rouges. (...) Nous en mangeons à pleines mains » Pierre Monjault. Le 3 avril, ils réussissent à passer au travers des éclats de bombes et des tirs des mitrailleuses. René Besse est blessé à la tête, il a perdu « Pierrot » (Monjault). Il marche, entre dans une grange où des STO ont été massacrés. Il met les vêtements de l'un d'eux pour être moins reconnaissable. Au village de Bielen, il se réfugie dans une ancienne baraque de tir des jeunes hitlériennes. Il y est bientôt rejoint par dix évadés : deux déportés et huit STO. La plupart sont blessés et trois d'entre eux meurent dans les heures suivantes. Après quatre ou cinq jours, le pain est épuisé. Avec un gars de Perpignan, il part déterrer des rangs de patates... Il s'aventure, à Bielen, trouve un œuf dans un landau abandonné. Avec son copain perpignanaise ils errent dans le village. Ils sont insultés par des femmes. Ils sont épuisés. Le 13 avril, il voit une jeep américaine avec une mitrailleuse, conduite par un homme seul.

Il confectionne un drapeau blanc. « L'Américain » est en fait un lieutenant français, passé en Espagne, puis engagé à Dakar dans l'armée US. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre en pleurant. René Besse est soigné dans un hôpital de fortune « *ils ne savaient pas comment faire avec des squelettes comme moi, ils me laissent trop manger* », il dévore « *viande et haricots* ». Il souffre de diarrhées. « *Ils ont compris ce qu'il nous fallait. Du riz cuit à l'eau* ». Il reste pendant trois jours. Il est conduit en camion américain au camp de Dora-Mittelbau, dans des baraques infestées de punaises au dessus de l'usine des V1 et V2. Il réussit à se faire inscrire sous le nom d'un prisonnier libéré et avec 25 autres Français, il est emmené sur le terrain d'aviation de Nordhausen épargné par les bombardements. Le 23 avril, 18 DC4 viennent chercher environ 400 Français qui seront parmi les premiers rapatriés.

Au Bourget, après la cohue à l'atterrissage, le passage à « *la sulfateuse* » (désinfection), il est interviewé par une journaliste du « New York Tribune » à laquelle il raconte sa déportation. Puis ils sont emmenés en cars à travers la « ceinture rouge », arrêts, questions des épouses, colis. Il se retrouve à l'hôtel Lutétia, logé avec un Alsacien résistant, dans une vraie chambre, avec une vraie douche. Le lendemain matin, il fait téléphoner au café-tabac de la N 19 où son père a l'habitude de faire une belotte. « *Gravelle 25 36* ». Son père, sa mère et « Julot » se font accompagner en auto par un garagiste. Les familles arrivent à l'hôtel Lutétia. Il est aligné, avec une dizaine de PG. Sa mère passe devant lui sans le reconnaître, puis revient sur ses pas et touche son menton, là où il a une cicatrice d'enfance : « *çà, c'est mon gars !* » dit-elle. Son père pleure devant lui pour la première fois. Les interrogatoires et les soins continuent à l'hôtel Lutétia : il pèse 33 kilos. Interrogé par les services secrets à la gare d'Orsay parce qu'il vient de Nordhausen, près de Dora où les nazis fabriquaient les V1 et V2, il leur dit vouloir s'engager dans l'armée pour combattre ce qui restait des troupes nazies, ce qui les fait rire, car il n'a que la peau sur les os.

Quelques semaines après son retour à Créteil, au mois de mai, à l'occasion du deuxième tour des élections municipales, il est sollicité par les responsables du Parti communiste pour prendre la parole à un meeting d'union (des FFI, des communistes aux gaullistes). Une expérience traumatisante parce que devant cette salle comble où il décrit les horreurs vécues, il voit les pleurs des familles des disparus et comprend qu'il ne pourra pas leur répondre : « *C'était vache !* » Il préférera alors faire des témoignages certifiant la mort de ses camarades, pour accélérer les formalités de pension. Etre utile.

Il a la joie de retrouver Pierre Monjault et André Faudry. Vingt ans après, au mariage de sa sœur, il retrouve Louis Brunet, « La Biche ».

Il intègre le Comité local de Libération. Adhère à l'UJRF, puis prend des responsabilités à la FNDIRP. Il essaie de rejouer au foot en 1946, mais doit se résoudre à jouer avec les vétérans tellement les efforts lui sont difficiles ! Il reprend son métier d'imprimeur « *taille doucier* », qui le passionne. Il



Préparer le Concours
de la Résistance

travaillera pour des entreprises de renom, comme celle de Périgueux où l'on confectionne des timbres postes, effectuera des déplacements professionnels en Italie..

Il se marie le 6 septembre 1947 à Créteil avec Blanche Philippe, dont il se séparera : « elle n'avait jamais entendu parler des camps » et, comme sa famille, considérait que « tout ce qui lui était arrivé était de sa faute ».

René Besse est homologué dans la Résistance Intérieure Française avec le grade de sergent, Combattant volontaire de la Résistance. Il est homologué « Déporté Résistant » le 7 septembre 1964. Secrétaire de la FNDIRP de Créteil, puis de Bonneuil-sur-Marne où il habite rue Alexandre Guillou du nom de son camarade mort à Auschwitz, puis rue Montaigne après son divorce et son remariage le 18 juillet 1959 à Créteil avec Marie-Josèphe Bardo qui sait le comprendre et qui de plus est « un vrai cordon bleu ».

Il reçoit la Médaille militaire en 1968, et la Légion d'Honneur (grade de Chevalier) des mains du général Billotte en 1976. Dans les années 1970, avec l'évolution des technologies et la disparition de son métier, il « retourne à l'école » et suit une formation de comptable, métier qu'il exercera quelques temps avant sa retraite.

Il appartient au Bureau de la FNDIRP du Val-de-Marne de 1981 à 1983.

René Besse intervient dans les établissements scolaires

Il se retire à Peyrillac (Haute-Vienne), près d'Oradour-sur-Glane en 1983.

Il adhère à l'AFMD (Amis de la Fondation pour la Mémoire de la déportation) et multiplie avec l'association les interventions dans les établissements scolaires du département.

A la suite de l'une de ces interventions en 2004, le CA du lycée Maryse Bastié de Limoges décide de donner son nom à l'amphithéâtre de l'établissement.

Le 5 décembre 1989, il reçoit l'insigne d'officier de la légion d'honneur des mains de l'abbé Jean-Baptiste Varnoux, déporté le 6 avril 1944 à Melk et Ebensee.

Le centre de la Mémoire d'Oradour-sur-Glane conserve un petit fonds « René Besse ».

Il est décédé le 26 novembre 2013.



Préparer le Concours
de la Résistance

FRANCOISE CITERNE

81 ans, 2 ans et 10 mois lors de l'arrestation de son père en octobre 1940 , 8 ans au décès de son père le 03/05/1945

SON PERE : KLAVNO (dit Léon) MIRSKY

Né à Tchernobyl Russie (à l'époque) Biélorussie aujourd'hui le 01/01/1911. Naturalisé français en 1927. Vit dans le 13^{ème} arrondissement avec ses parents. Fratrie de 3 enfants. Mécanicien dentiste. Militant communiste, arrêté par la police française. Jugé et déchu de sa nationalité française (apatride). Interné à Aincourt (S&O), Voves (Loiret), Compiègne (Oise). Départ de Compiègne le 25/05/44 en direction du camp de Neuengamme d'où tous les déportés sont évacués fin avril 44. Entassé en baie de Lubeck dans le navire Cap Arcona, coulé par la RAF Le 03/05/45. Son corps n'a pas été identifié parmi les 7.000 morts ce jour-là.

SON GRAND PERE : ABRAHAM WOLFMANN

Né en Bessarabie en 1886 ; Naturalisé français en 1927 ; Père d'une fratrie de 4 enfants. Tailleur sur mesures ; Famille habitant dans le 18^{ème} arrondissement soit dans la zone directement occupée par les nazis dès 1940 ; En 1942, voulant passer en zone dite libre, est arrêté au passage de la ligne de démarcation. Arrêté il est dirigé à Beaune la Rolande, puis à Drancy. Le 25/03/43 il fait partie d'un convoi de 100 juifs (580 français) dont 527 hommes, 472 femmes, 49 enfants de moins de 12 ans (dont des nourrissons), 117 enfants de moins de 17 ans. Arrivée au camp d'extermination de Sobibor (Pologne) où à peu près tous ont été assassinés sauf de rares sélectionnés pour accomplir provisoirement des tâches nécessaires au fonctionnement du camp avant d'être eux-mêmes éliminés.



FRANCINE FRANCK

83 ans. Fait partie d'une fratrie de 4 enfants. Née à Metz. A 9 ans lors de l'arrestation de ses deux parents :

Son Père :

Né en Bessarabie. Chirurgien dentiste. Résistant, dénoncé, arrêté le 01/09/41, interné à Drancy jusqu'au 18/09/42 ;

Déporté en direction d'Auschwitz, mais lors d'un arrêt du convoi, est sélectionné à Kosel du 20/09/42 à octobre 1943. Envoyé à Auschwitz-Birkenau d'octobre 43 à octobre 44. Dirigé d'octobre 44 à 01/45 à Buchenwald. Libéré le 15/04/45 à Schleift.

Sa Maman :

Née en Pologne. Mère au foyer. Raflée à Paris (Vel' d'Hiv) le 16/07/42 . Conduite à Drancy où elle retrouve son mari. Elle s'occupe des enfants arrachés et séparés de leurs parents jusqu'au 18/09/42 ; Elle part à Auschwitz avec ces enfants où le 20/09/42 ils sont assassinés dès leur arrivée.

CLAUDE LALLET

88 ans. A 9 ans lors de l'arrestation son père le 18/01/44 ; A 15 ans lors de sa libération le 06/05/45 ;

Son Père :

Commissaire de police où il travaille à Vichy dans le service des Renseignements Généraux. Il participe activement à la Résistance jusqu'au 18/01/44 . Torturé, il ne parle pas. Est dirigé à Moulins puis à Compiègne. Départ le 06/04/44 pour Mauthausen. Fait partie de deux « Kommandos » : Melk et Ebensée (après des marches « de la mort ») d'où il a été libéré le 06/05/45.